

truction d'un presbytère, ce qui indique son esprit de suite, sa volonté énergique et son talent d'administrateur, pour vous montrer au plus tôt cette figure sous un autre jour.



Gratifié d'une activité peu ordinaire, ses devoirs religieux et le service d'une paroisse, alors très étendue, ne suffisaient cependant point à employer toutes ses journées.

En procédant méthodiquement, il parvenait à économiser assez de temps pour faire des travaux manuels et étudier la médecine. Il s'était aménagé un atelier de menuiserie dans le grenier de son presbytère et là, il maniait le rabot, la varlope, la scie ou le ciseau, avec une adresse qui surprenait même les hommes du métier. C'était surtout pour le temple du Seigneur qu'il ouvrait le bois, et dans l'église qui précéda celle qui existe actuellement, il avait laissé des marques de son savoir-faire un peu partout. L'on conserve même, encore aujourd'hui, des devants d'autels qu'il a façonnés de ses mains.

Très éclairé, sachant tout le bien de l'instruction, il possédait une jolie bibliothèque et comme les livres et les journaux étaient plutôt rares à cette époque, il prêtait volontiers ses livres à ceux qui lui en demandaient. Je me rappelle que ma grand'mère en avait une couple qu'il lui avait donnés et qu'elle gardait comme on garde un trésor, car outre que pour les anciens les livres avaient une valeur autre que celle qu'on leur prête maintenant, tout ce qui avait appartenu au curé Côté devenait un objet de vénération.



Il y a un demi-siècle et plus, un cultivateur qui n'avait pas une terre fertile ne jouissait pas de "toutes ses aises", loin de là. La seule ressource, à peu près, qu'il avait pour équilibrer le budget domestique, consistait à couper du bois sur sa terre et à le vendre à des spéculateurs qui ne lui donnaient en retour qu'un petit sac de farine par voyage. Encore fallait-il

qu'il acceptât sans murmurer, car s'il se plaignait, s'il réclamait, on refusait de traiter avec lui de toute façon, et le pauvre homme n'avait plus qu'à rapporter son bois. Aussi, l'un de mes vieux parents racontait-il à mon père, voilà bien longtemps déjà, que les "habitants" de sa localité n'achetaient jadis de la viande qu'une fois par année, pour le temps des fêtes, autrement dit, pour la période qui s'écoule entre Noël et les Rois. Le reste de l'année on suivait un régime presque végétarien, ou comme ces bons vieux ancêtres le disaient plaisamment: ils faisaient carême pendant onze mois et demi.

Le lecteur peut imaginer par ce détail, si la pauvreté était grande parfois, dans certaines localités. Grâce, cependant, à la divine Providence, plusieurs voyaient néanmoins leurs besoins satisfaits ou leur misère atténuée, car l'excellent curé Côté était d'une charité sans borne. Combien de fois ne le vit-on pas se priver pour habiller ou nourrir des nécessiteux? C'est probablement cet esprit de charité qui le porta à étudier l'art de soigner ses semblables. Les médecins n'étaient pas communs dans les paroisses relativement peu riches, il fallait aller les chercher à de grandes distances ou se transporter chez eux; surtout, il fallait leur payer des honoraires qui paraissaient bien élevés. Le cultivateur, en général, éprouvait une telle difficulté à attirer l'argent à lui qu'il y regardait deux fois, même trois, avant de se décider à aller quérir le médecin. Le curé, par son ministère, avait l'occasion d'assister à bien des scènes douloureuses, d'être témoin de bien des souffrances qu'il devait désirer soulager, s'il éprouvait la moindre sensibilité pour autrui.



Si j'en juge par ce qu'on rapporte des remèdes qu'il appliquait et des traitements qu'il ordonnait, le curé Côté avait de remarquables connaissances médicales. Tellement, qu'on supposait généralement qu'il avait manié le scalpel avant d'étudier la théologie. Je ne partage point cette opinion. L'abbé Côté n'avait que vingt-